

du prolétariat ? Tous ceux qui y consentent oublient de se demander si ceux avec qui ils veulent partager le pouvoir sont capables de réaliser notre programme ? On ne parle pas de cela. Les collaborationnistes sont-ils capables de conduire une politique de terreur économique ? Non. Si nous sommes incapables de réaliser notre programme après avoir pris le pouvoir, nous devons aller vers les soldats et les ouvriers et reconnaître que nous avons failli. Mais cela ne donnera rien de ne laisser au gouvernement de coalition que quelques bolcheviks. Nous avons pris le pouvoir, nous devons aussi prendre les responsabilités.

*On propose de limiter le temps de parole des orateurs à 15 minutes.*

*Noguine (13).* La question de savoir quelle révolution nous avons, est tranchée, et on n'a pas à en parler, maintenant que notre Parti est arrivé au pouvoir. Mais peut-il en être ainsi, peut-on verser le sang en commun et gouverner séparément ? Peut-on refuser le pouvoir aux soldats ? La guerre civile durera des années entières. On ne peut guère aller loin auprès des paysans en s'appuyant sur des baïonnettes. Envers l'industrie capitaliste c'est une chose ; mais il faut une autre tactique par rapport aux paysans.

Le mot « collaboration » est devenu trop répugnant aux camarades. Il ne s'agit pas de collaboration, mais de résoudre la question : comment faire si nous repoussons tous les autres partis ? Les socialistes-révolutionnaires ont quitté les Soviets après la Révolution, les menchéviks aussi. Mais cela veut dire que les Soviets vont s'écrouler. Une pareille situation, étant donné la désorganisation entière du pays, se terminera à bref délai par la faillite de notre Parti. Nous ne devons pas tirer notre poudre aux moineaux. Les conditions de famine créeront un terrain favorable pour Kalédine qui marche maintenant contre nous. En lançant la dépêche aux employés des chemins de fer que nous avons l'intention de priver de cartes de pain, nous créerions la base d'une protestation puissante.

*Glébov (14).* — La situation est sérieuse, non pas parce que les troupes de choc approchent. Le pouvoir est dans nos mains, nous pouvons triompher. Mais il y a du sabotage qui commence au sein du Parti, ainsi qu'une scission presque officielle. Cela ne doit pas être.

La force du sabotage existe dans la mesure où, par notre ligne de conduite, nous marchons vers une entente avec lui. Aussi longtemps que j'ai cherché un accord, les fonctionnaires se moquaient de moi ; mais, quand je suis entré dans une voie résolue, bien des choses ont pu s'arranger.

(13) Noguine, vieux bolchevik, ex-ouvrier du textile, qui joua un grand rôle dans le Parti. Il est mort en 1925.

(14) Glébov-Avilov, ex-ouvrier, appartenait pendant tout un temps au Groupe du *Vperiod* (En Avant) ; après le coup d'Etat d'Octobre, fut commissaire du Peuple aux postes et télégraphes.

— Prit part à l'Opposition de Zinoviev, et capitula avec celui-ci.

ger. Au point de vue Postes et Télégraphes, il est important déjà que ceux-ci se soient prononcés en notre faveur dans leur résolution. Ils doivent tenir compte de nous. A Ivanovo-Vonesensk, le prolétariat a adopté une décision résolue. Il arrêta et mit en prison les saboteurs ; ils en sont sortis comme des agneaux. Nous devons dire aux camarades qui hésitent : « Partez, n'entravez pas notre action ; sinon, en hésitant, nous perdrons tout ».

On nous dit : « Le pouvoir sera responsable devant le Parlement. Mais que sera ce Parlement ? Ne sera-t-il pas fait sur le modèle du Préparlement ? Non, nous sommes pour les Soviets. Il est impossible qu'il en soit autrement. Il ne s'agit pas des sièges que nous devons réserver aux autres partis, mais de ce que ceux-ci n'appliqueraient pas notre politique. Il n'y a pas d'autre issue que de dire : « Allez-vous-en ».

*Sloutsky (15).* — La question a été suffisamment mise en lumière par Trotsky et Lénine. Pendant les journées du 3-5 juin, lorsqu'il semblait que la contre-révolution nous avait abattus, en réalité, c'était nous qui avions vaincu. Les jours de l'insurrection ont montré que nous étions coalisés avec les masses. Les paysans et les ouvriers ont de la cohésion.

Mais le marteau de la révolution, qui donnait cette cohésion aux masses, en séparait les menchéviks, les défenseurs de la patrie, les socialistes-révolutionnaires ; nous avons vu que c'étaient les collaborationnistes qui créaient l'absence de cohésion. Maintenant que nous avons vaincu, on voudrait nous amener dans cette voie du collaborationnisme. L'entente avec eux est la route masquée du renoncement au pouvoir. Auparavant, à la barre du pouvoir, se trouvaient les partis de l'accord avec la bourgeoisie ; maintenant c'est nous qui y sommes, sans cet accord. Les paroles du camarade Lounatcharsky, demandant quel mal il y aurait à accorder aux Doumas municipales 50 sièges dans le Comité Central Exécutif des Soviets, me paraissent superflues. Qu'est-ce que cela signifie, accorder 50 sièges ? Ce n'est pas pour servir de meubles que nous les prendrons. Nous sommes pour le pouvoir des Soviets. Ensuite, je veux demander : comment le pétrole coulera-t-il chez nous à travers des robinets comme Kamkov ? (16). Comment, grâce aux socialistes-révolutionnaires, les portes de lieux fertiles s'ouvriront-elles devant nous ? Il y a dans tout cela une absence de principe complète : pourquoi pas 60 sièges, pourquoi pas 25 ou 35 ? La masse révolutionnaire ne suivra pas cet appel.

*Bokij (17).* — On a parlé ici plusieurs fois de Conférence. Ce nom est trop ronflant. Il est difficile de convoquer pour demain une Assemblée générale. Convoquons pour demain à 7 heures, ici, une réunion du Comité, élargi aux représentants des rayons.

(15) Tué plus tard en Crimée par les Blancs.

(16) Un des leaders des socialistes-révolutionnaires (de gauche).

(17) Vieux bolchévik, travailla plus tard à la Tcheka.

*Trotsky.* — Il y a eu, avant l'insurrection, dans notre Parti, dans le Comité Central et dans de vastes milieux du Parti, des divergences de vue atteignant une profondeur considérable. La même chose a été dite, dans les mêmes expressions qu'aujourd'hui, contre l'insurrection, parce que celle-ci n'aurait offert aucun espoir. Les anciens arguments sont reproduits maintenant, après le triomphe du soulèvement, mais en faveur de la coalition. Soit-disant, il n'y aura pas d'appareil technique. On noircit les couleurs pour effrayer, pour empêcher le prolétariat d'exploiter son succès. Il est vrai que l'Appareil ne nous appartient pas. C'est pour cela que nous avons si longtemps chipoté avec les piteux détachements de Kerensky, parce que nous n'avions pas d'appareil technique. Néanmoins, nous en avons créé un, superbe dans les conditions considérées, et à présent, nous avons triomphé ici et à Moscou. Pétrograd est garanti maintenant contre tout imprévu d'ordre militaire.

Je le répète, nous ne pourrions entraîner la petite bourgeoisie qu'en montrant que nous avons en mains une force matérielle de combat. Nous ne pouvons vaincre la bourgeoisie qu'en l'abattant. C'est une loi de la lutte de classes. C'est en cela qu'est la garantie de notre victoire. C'est seulement alors que les « Vikjel » nous suivront. On peut en dire autant au sujet des autres domaines techniques. L'Appareil ne sera à notre disposition que quand il verra que nous sommes une force.

La Révolution des jours d'Octobre ne consiste pas à remettre de nouveau en marche l'ancien appareil. Notre tâche est de reconstruire celui-ci

tout entier, depuis le haut jusqu'en bas. Pour accomplir dans la vie nos tâches prolétariennes, il nous faut un appareil qui soit la chair de la chair de notre classe. Nous en avons créé un de ce genre contre Kerensky et Krasnov, sous Pétrograd. On ne peut s'appuyer sur des baïonnettes, nous répète-t-on ; mais, pour que nous puissions discuter ici avec vous, il est nécessaire qu'il y ait des baïonnettes à Tsarkoïe-Sélo.

Tout pouvoir est une violence et non pas un accord. Notre pouvoir est la violence de la majorité du peuple contre la minorité. C'est inévitable. C'est l'alphabet du marxisme. Ils ne m'ont pas laissé communiquer à Moscou la nouvelle de notre succès par la ligne télégraphique appartenant aux chemins de fer, et, ensuite, ils ont laissé passer les troupes de choc. Ils nous trahissent au moment le plus âpre de la lutte ; quand nous avons vaincu, ils nous proposent de les introduire dans la forteresse du pouvoir.

*Proposition : limiter le temps de parole des orateurs à 10 minutes.*

*Noguine.* — Nous, bolchéviks, nous avons déjà reconnu que la Révolution est nôtre et non pas celle de la bourgeoisie. Cependant, nous n'avons pas vaincu seuls, mais ensemble avec les paysans. Voilà pourquoi ce qu'on a réussi à obtenir grâce au sang des ouvriers et des soldats, le pouvoir, doit être leur bien commun. Notre Parti doit être le plus discipliné.

*La séance est levée.*

Il faut commencer par se retrancher sur des positions de principe, occuper une position de départ juste, et, ensuite, se développer suivant les lignes de la tactique. Nous sommes à présent dans une période de clarification de principe pour nous-mêmes et de délimitation impitoyable d'avec les opportunistes et les confusionnistes. Ce n'est que dans cette direction que se trouve l'issue donnant sur la grand'route de la Révolution.

L. TROTSKY.